Document généré le 12 oct. 2024 02:55

TicArtToc
Diversité/Arts/Réflexion(s)

D’égal à ego. Salima / Ibnou Ndiaye

Selwa Abou el aazm

Numéro 9, automne 2017

L’exil

URI : https://id.erudit.org/iderudit/87137ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (imprimé)
2371-4875 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Abou el aazm, S. (2017). D’égal à ego. Salima / Ibnou Ndiaye. *TicArtToc*, (9), 58–61.

Tous droits réservés © Selwa Abou el aazm, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d’auteur. L’utilisation des services d’Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d’utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l’Université de Montréal, l’Université Laval et l’Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

D´égal à egO

Échanger, débattre, discuter, s'opposer, se compléter, critiquer sont autant de verbes d'action qui animent cette rubrique à travers la rencontre de deux artistes qui se parlent sous forme de **DIALOGUE**.

Les manières de voir et de faire de l'art, les façons de créer et de penser, les étapes professionnelles à suivre, les envies de demain et les regrets d'hier amènent un dialogue inédit entre **DEUX CRÉATEURS**.

Voici une discussion entre deux artistes. Ce n'est pas un débat, mais plutôt un échange sur l'expérience de chacun dans son cheminement artistique.

Salima est une artiste sociale, journaliste multimédia indépendante et une conteuse installée à Montréal. Ses projets l'ont fait voyager et vivre à travers le Canada, l'Éthiopie ou encore Haïti. Ce qu'elle préfère, c'est monter des ateliers-photos où elle donne la voix – et l'appareil – aux personnes pour raconter leurs histoires par eux-mêmes. À la veille de sortir son premier documentaire sur le changement social à « Cité Soleil » en Haïti, elle est également artiste en résidence à la Maison de la Photo de Montréal.

http://cargocollective.com/salima/Bio-Contact »»»

Ibnou Ndiaye est un chanteur, musicien, auteur, compositeur et comédien autodidacte, originaire de Saint-Louis du Sénégal. L'alliance de sa guitare et de sa voix est l'essence de sa musique. Après 12 ans à Toulouse, il s'installe à Montréal en 2016 où il créé Noubi Trio, une vibration « afro-coustik » aux sonorités chaudes inspirées de musiques traditionnelles de l'Afrique de l'Ouest et mêlant pop, reggae, funk et jazz. Il est récipiendaire du Sylí de bronze des musiques du monde en 2017.

noubitrio.com » » »

Photo : Mariss Nodé » » »

Que suscite la notion d'exil pour vous et quelle place prend-elle dans votre démarche professionnelle ?

Ibnou : L'exil prend plusieurs formes, il existe toutes sortes d'exilés. Il y a même des personnes qui se sentent exilées chez elles. C'est un mot qui sonne fort et faux pour moi. Un mot étrange, chargé, très large et en même temps, tellement connecté à tout ce qui se passe dans le monde. Forcément, oui, l'exil se retrouve au cœur de mes créations. Je travaille beaucoup sur l'immigration clandestine, c'est très présent dans mes textes, et notamment dans un de mes spectacles : « Ailleurs ». Ça parle de la faible marge de manœuvre d'une jeunesse africaine tiraillée entre un continent qui la pousse à partir et l'Occident qui la refoule. J'essaye de présenter une autre face de l'immigration. Je m'inspire de tous les récits que j'ai entendus lors de mes rencontres : des jeunes partis en pirogue, des enfants soldats… tout autant de situations insoutenables qui m'ont poussé à écrire.

Salima : Pour moi, l'exil est lié à l'isolement et l'isolement est une thématique qui est présente dans chacun de mes projets. Ma mère vient d'Ouganda et elle a été forcée à quitter son pays à cause de la dictature d'Idi Amin Dada. Cette histoire est passée dans mon sang, et dans celui de chacun des membres de notre famille. Avec mon projet « M.O.M – Maman de Montréal » (projet photographique où des enfants capturent des moments de préparation de repas cuisinés par leurs mères dans des foyers montréalais d'origines diverses), je ne traite pas de la question de l'exil, mais je recueille toutes sortes de récits de mères qui viennent de France, d'Italie, des mères autochtones. La thématique de l'isolement revient toujours. Mais on n'est pas toujours obligés d'aborder ces questions à travers un biais négatif. Ce qui est formidable, c'est qu'on peut aussi les traiter de façon drôle et légère. Avec MOM, j'aspire à créer des points de connexion à travers les sens : le goût, le toucher, la vue, les odeurs. Dans tous mes projets j'essaye d'utiliser l'art comme une manière de créer de la joie, de célébrer nos différences, le pluralisme, comme celui dont je suis issue.

Vous sentez-vous tous deux exilés ?

Ibnou : Non. J'ai eu la chance de partir volontairement, sans y être forcé. Cela a été mon choix personnel et réfléchi. Dans mon voyage, j'ai rencontré des personnes qui voyaient autrement mon déplacement. J'ai quitté le Sénégal pour Toulouse où j'ai passé 12 riches années. Je m'y sentais chez moi. J'ai le sentiment de vivre sur une terre qui nous appartient à tous. Si on parle d'exil, c'est parce qu'on parle de frontières, et ce sont les hommes qui les ont créées ! Ce n'est pas naturel. Ces frontières sont des sanctions comme l'exil l'est souvent. Je vois aussi dans l'exil la facette du voyage. Il peut être pris d'une façon positive parce que voyager, c'est aussi partir à sa propre rencontre.

Finalement, on peut vivre l'exil comme on le souhaite. Puisque qu'on est obligé de vivre quelque part, autant le vivre bien, pour soi et pour tous ceux qui nous entourent.

Salima : Je dirais que l'exil vit en moi, essentiellement dans la pratique de l'activisme. Je suis née à Vancouver, d'une mère ougandaise et d'un père indien, et j'ai vécu un peu partout au Canada. Il y a quelque chose qui me rend vraiment triste, et que je n'ai vécu qu'au Québec. Pendant le débat sur la Charte des valeurs, je me suis fait poser tout un tas de questions qu'on ne m'avait jamais posées auparavant. Je ne m'étais jamais sentie différente dans les autres parties du Canada mais, ici, j'ai senti que je n'étais pas vraiment la bienvenue. J'ai vécu à Québec et c'était sans cesse « Mais tu viens d'où ? » « Vancouver… ? Non, mais sérieusement… ! tu viens d'où ? ». J'ai senti pour la première fois une vraie séparation entre le reste de la communauté et moi-même. Je trouve simplement que ce n'est pas nécessaire.

Considérant votre parcours singulier, comment définiriez-vous l'écho que le Québec accorde à votre démarche ?

Salima : Dans le cadre de mon projet « Mon Montréal, Nos valeurs », je prêtais mon appareil photo à des personnes de différents *backgrounds* : un rabbin, une femme voilée ou un étudiant sikh, et chacun devait prendre des photos de sa vie quotidienne. Ça parait bête mais je pense que ça a permis de montrer aux gens que nous ne sommes pas si différents d'eux. Ça a été très bien reçu. Ici, les politiques et les médias prennent toujours les points de vue les plus extrêmes, « eux/contre nous », et il n'y a jamais de place pour le point de vue majoritaire, soit celui du juste milieu. J'essaye de donner un maximum de voix à ce juste milieu et de créer un espace sécurisé où les gens sont enclins à s'explorer. Les gens ici ont faim de projets, de spectacles, de discussions qui suscitent leurs réactions. Ils sont avides d'apprendre plus les uns et des autres, mais souvent ils ne savent pas comment.

Ibnou : Je suis tout à fait d'accord, les gens sont avides de découvrir ici. Je suis là depuis à peine un an, mon groupe Noubi Trio était encore quasiment méconnu il y a quelques mois, mais on a toujours reçu un

Photo : Mariss Nodé » » »

superbe accueil. Le public montréalais est prêt à recevoir d'autres cultures et à aller vers l'inconnu. Le problème, comme tu dis, ce sont les médias qui ne facilitent pas la tâche ! Dans le milieu artistique en général, je ne ressens pas le reflet de ma différence, comme je le ressens dans le métro ou dans la rue. À travers l'art, un spectacle, les gens se regroupent, c'est fantastique. C'est comme ça que ça devrait être chaque jour ! Il faut encourager cela. Je remercie d'ailleurs énormément DAM et Vision Diversité pour leur engagement. Mais il faut faire attention aussi. Parfois en voulant protéger, on isole. Si on veut vraiment regrouper des artistes et faire évoluer la diversité, alors il faut regrouper les minorités dites visibles et ceux qui sont d'ici. Afin qu'ils puissent apprendre à se connaître et qu'ils partagent vraiment.

Dans quelle mesure votre langage artistique a-t-il été transformé par vos voyages, par les différentes étapes de votre parcours ?

Ibnou : Lâcher, prendre, donner, recevoir. C'est normal d'apprendre à lâcher et à recevoir. Il faut trouver le juste milieu. Dans ma culture, il y a des éléments que j'ai vraiment envie de partager et d'autres que j'aime beaucoup moins. Oui, j'ai lâché des choses. J'essaye de chanter plus en français, je n'aurais jamais ressenti ce besoin si j'étais resté chez moi, et je dirais même qu'en France je n'ai pas ressenti ce besoin comme je le ressens ici, où j'ai envie de chanter plus en français. Tout au long de mon parcours, j'ai pris tout ce que je pouvais pour améliorer mon art.

Salima : Quand j'étais plus jeune, j'avais toujours en tête les mots d'espoir, d'espérance, de rêves mais, après avoir travaillé en Haïti, j'ai complètement arrêté d'utiliser ces mots. J'ai réalisé que c'étaient des mots pour privilégiés. Je peux utiliser ces mots car j'ai grandi au Canada, mais bien des gens ne peuvent se connecter à ces mots. Je me suis sentie très ignorante lorsque j'ai demandé à des gens complètement traumatisés quels étaient leurs rêves et leurs espoirs, alors que leur quotidien était assombri par des catastrophes.

Finalement, considérez-vous parfois la thématique de l'exil comme un « fardeau » dont il est difficile de se défaire ?

Salima : Non, parce que quand je vois le monde aujourd'hui, pour moi c'est clair que c'est une nécessité de parler de toutes ces questions. C'est évident, il y a trop de colère, trop de malentendus, c'est absolument nécessaire de faire de l'art sur les questions d'identité, de diversité. J'ai le rêve que les prochaines générations vivent avec moins de colère et, pour moi, c'est un travail que l'on doit amorcer à travers la culture et l'art.

Ibnou : Je suis du même avis, il faut en parler. Par notre art on doit essayer d'être la voix des sans voix. Il y a des gens qui ne pourront jamais espérer être lus, entendus un jour, nous on a cette possibilité, alors on se doit de le faire, mais ça ne veut pas dire qu'on ne peut pas parler d'autre chose dans notre art non plus. Notre devoir, c'est de transmettre le message qu'on peut atteindre une certaine paix, qu'on peut et qu'on a le droit d'y arriver. J'ai une très forte pensée pour tous ces gens qui se sentent mal en se réveillant un matin quelque part où ils n'ont pas choisi de vivre. Qu'ils gardent la foi ! Peu importe où ils se trouvent, il y a quelque chose de bien pour eux. TOC

Propos recueillis par Selwa Abou el aazm